

Zeitschrift: Cahiers d'archéologie romande
Herausgeber: Bibliothèque Historique Vaudoise
Band: 157 (2015)

Artikel: L'architecture religieuse en Suisse romande et dans l'ancien diocèse de Genève à la fin de l'époque gothique : développement, sources et contextes : tome I

Autor: Grandjean, Marcel

Kapitel: 6.3: Les maçons-architectes genevois en Suisse romande à la fin de l'époque gothique (1470-1533). Partie III, Les maçons-architectes de la région genevoise établis de Lausanne à Saint-Maurice

DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-835637>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 15.04.2026

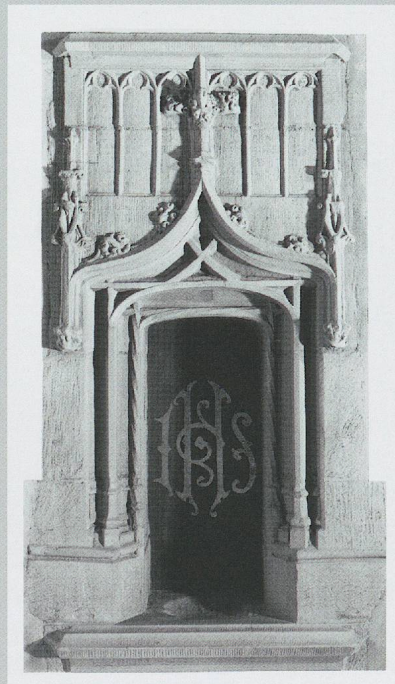
ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CHAPITRE 6

Les maçons-architectes genevois
en Suisse romande
à la fin de l'époque gothique
(1470 – 1533)

Partie III

Les maçons-architectes de la région genevoise
établis de Lausanne à Saint-Maurice



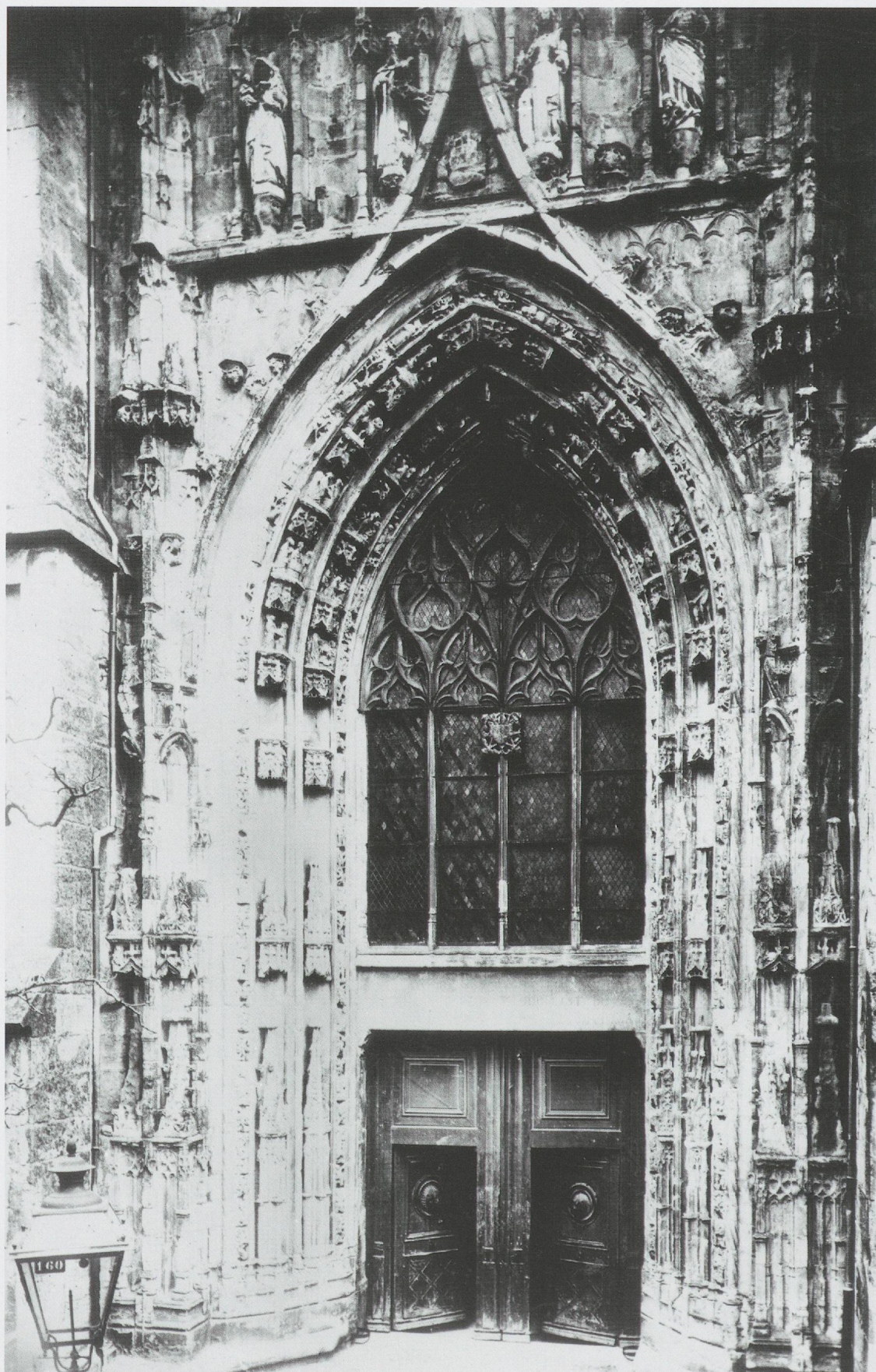


Fig. 380. La cathédrale de Lausanne. Le portail des évêques de Montfalcon (dès 1515/1517), dans son état ancien, à la fin du XIX^e siècle (Archives des Monuments d'Art et d'Histoire). La maçonnerie et la taille de la pierre sont dues à Pierre Magyn et à Jean Contoz. Voir aussi fig. 961.

Une situation complexe

Avant d'aborder la troisième et la dernière partie de l'étude de l'expansion des maîtres de Genève et de tirer des conclusions sur l'importance de son arrière-pays, il nous faut rappeler que, si l'activité de François de Curtine montre une percée de ces maçons-architectes au tout début du XVI^e siècle d'abord dans la région de la Broye, où il réside une dizaine d'années au moins, cette percée septentrionale fait pourtant long feu puisque cet architecte de renom termine sa carrière à Vevey, où il habite tout aussi longtemps (voir pp. 189-208).

Il est bon de rappeler ici que, depuis un siècle déjà, la Broye et toute sa région avaient vu s'implanter des maîtres d'œuvre francs-comtois, et même se créer une dynastie de ces artisans à Payerne, ou vu leur activité s'exercer ponctuellement sur les tout grands chantiers régionaux (Romont, Estavayer), mais ils n'y apportaient pas forcément tous alors des formes architecturales d'avant-garde: il en sera question longuement plus loin (voir pp. 266 sq.).

Des maîtres issus en partie de la région genevoise et installés dans le Vieux-Chablais assez proche, parmi lesquels spécialement Jacques Perrier, établi à Saint-Maurice et venant de Cusy (soit Chens, près d'Hermance GE), nous occuperont également dans un chapitre spécial (voir pp. 484-487): notons déjà ici que leurs activités côtoient directement celles de maîtres dont nous allons parler, en particulier aux églises de Villeneuve et de Montreux.

François Magyn et Jean Contoz, bourgeois de Genève, à Lausanne et à Lavaux

Encore plus que Curtine, les deux autres importants architectes «genevois» expatriés, François Magyn et Jean Contoz le furent finalement sans espoir de retour, selon toute apparence. Nous ne savons malheureusement presque rien, pour l'instant, de leur vie, sinon qu'ils sont originaires du Faucigny ou du Bas-Chablais savoyard, et maintiennent au début quelques liens avec cette région: Contoz, de Saint-Maurice-de-Rumilly, près de La Roche-sur-Foron, ou plutôt de Saint-Maurice près de Collonge-Bellerive GE¹, et Magyn, de Saint-Jean-de-Tholome, au pied du Môle, et il paraît certain que tous deux obtinrent la bourgeoisie de Genève, à l'exclusion de toute autre: Magyn la reçut en 1509² et Jean Contoz peut-être en 1514³, alors qu'ils habitaient dans la paroisse de la Madeleine.

Leur activité est un peu mieux connue après ces débuts. En 1515, ou peu avant, les deux maçons, peut-être déjà associés, s'installent à Lausanne, où ils sont attestés dès 1515 et où l'évêque Aymon de Montfalcon – jusqu'en 1509 administrateur du diocèse de Genève, rappelons-le, car cela pourrait expliquer ceci – paraît leur avoir confié l'œuvre de maçonnerie du «*grand portail*» occidental de la cathédrale Notre-Dame, dont il était question en 1512 déjà, entrepris à ses frais en 1515 et non entièrement achevé en 1536, au moment de la Réforme (fig. 380). Cette attribution ressort de la conjonction de deux faits: d'une part, dans son testament de 1517, François Magyn demandait à être enseveli près du «grand portail» déjà commencé⁴ et, d'autre part, Jean Contoz, son associé, est bien considéré, lui, comme le «maître du portail de la cathédrale»: on en a les preuves vers 1521, en 1522 et en 1523⁵.

La collaboration entre Magyn et Contoz à Lausanne fut de toute façon d'assez brève durée, Magyn étant mort au début de 1517, mais elle avait déjà permis explicitement, outre le commencement de l'important travail du nouveau portail à la cathédrale, l'érection du *chœur de l'église de Pully*, ou en tout cas sa mise en chantier⁶.

Les deux maçons faucignérands n'avaient pas alors encore perdu tout contact avec leur patrie d'origine. En 1515, déjà à Lausanne, ils avaient engagé, comme apprenti, *Pierre Vuichard*, de la paroisse de Saint-Jean-de-Tholome lui aussi, et, l'année suivante, comme apprenti également, *François de Chevrens*, de la paroisse de Corsier, près de Genève⁷. En 1515 et 1516, Contoz et Magyn sont bien qualifiés de maçons-tailleurs de pierre («lathomi») et de bourgeois de Genève, et, en 1517 toujours, ils sont dits «bourgeois de Genève et maçons, habitants à Lausanne»⁸.

Rappelons, en passant, une coïncidence qui paraît vraiment remarquable et sans doute significative. Dans cette diaspora des maçons-architectes «genevois» – Rossel installé à Annecy, Magyn à Lausanne et Curtine attesté surtout à Payerne et à Vevey – on trouve un point de contact encore plus précis que la simple bourgeoisie de Genève: ces trois architectes sont ou deviennent propriétaires à la rue de Bole – l'actuelle rue de la Fontaine – dans la paroisse de la Madeleine, à Genève même, comme l'avaient été leurs prédécesseurs Mermet Vertier, Aymar Mallie et Pierre de Domo⁹.

Revenons à Jean Contoz. Après la mort de Magyn, il s'installa pour de bon à Lausanne¹⁰, où il semble être devenu en quelque sorte non seulement l'architecte attitré de l'évêque Sébastien de Montfalcon, successeur de son oncle Aymon sur le siège épiscopal, mais aussi celui de la ville.

A côté de l'œuvre du «grand portail» de la cathédrale, dont il passait pour l'«architecte» de 1521 à 1523 en tout cas, il travailla en 1526 au *château de Glérolles* (près de Saint-Saphorin, à Lavaux), dont les corps de logis furent complètement rénovés sous les évêques de Montfalcon, comme il sera dit plus loin¹¹ (voir pp. 388 et 574-581). De son côté, la commune de Lausanne le chargea, entre autres ouvrages, de construire, en 1522 et 1523, la délicate *chapelle Saint-Roch*, accompagnant l'hôpital des Pestiférés, malheureusement détruite au siècle dernier (voir pp. 385-387). Maçon-architecte très estimé, Contoz fut appelé comme expert à plusieurs reprises, ainsi lors du début de la reconstruction de la nef de Saint-Martin à Vevey en 1521-1522¹², et lors de la restauration du chœur de l'église de Morges en 1524¹³. Enfin, pour le couvent des Carmes fondé en 1497 sur l'ordre de l'évêque Aymon de Montfalcon à *Sainte-Catherine-du-Jorat*, vers le Chalet-à-Gobet, entre Lausanne et Montpreveyres, il projeta sans doute et supervisa en tout cas, de 1523 à 1527, la reconstruction de l'église conventuelle, qui a disparu, sans même laisser de trace sur le terrain et dans l'iconographie¹⁴.

On ne sait plus grand-chose de lui après cette date, mais son neveu *Pierre Contoz*, fils de François, de Saint-Maurice-sur-Bellerive GE, si ce n'est pas de Saint-Maurice-de-Rumilly (Haute-Savoie), qui fut son collaborateur depuis 1515 probablement, et certainement sur le chantier de la chapelle Saint-Roch dès 1522¹⁵, continua, après la Réforme, à habiter Lausanne, où il s'était marié en 1515 déjà¹⁶, et à travailler dans le Pays de Vaud: il construisit, entre autres bâtiments, l'ancienne «maison de la halle» de Vevey, vers 1541, qui n'a pas survécu non plus¹⁷. En donnant à son fils le prénom de Jean, Pierre Contoz a brouillé définitivement les pistes, et les mentions que nous avons d'un Jean Contoz, bourgeois de Lausanne, après la Réforme demeurent parfois équivoques¹⁸.

Que reste-t-il de l'œuvre des Magyn et Contoz ou de leur de l'atelier? Des réalisations bien attestées, nous n'avons parfois plus que des fragments: les vestiges du «grand portail», un écu sculpté de la chapelle Saint-Roch (voir

fig. 1073), mais par bonheur encore le chœur de Pully et une grande partie du château de Glérolles. De plus quelques ouvrages attribuables sont bien conservés: l'église de Saint-Saphorin et les clochers de la priorale de La Chiésaz et de l'hôpital ducal de Villeneuve de Chillon (voir pp. 223, fig. 404–405). Par leur importance artistique ou symbolique, tous ces monuments méritent d'être analysés plus en détail, ce que nous allons faire dans l'ordre chronologique.

Le «grand portail» de la cathédrale de Lausanne. – Le «grand portail» de la cathédrale, commencé vers 1515, a été rénové de fond en comble au début du siècle passé, et seuls les éléments sculptés les plus intéressants, qui, pour la plupart ne sont assurément pas de la main des maçons, ont été conservés et sont encore visibles au Musée historique de l'Ancien Evêché¹⁹.

De l'état architectural ancien, il n'existe que quelques relevés pour la restauration autour de 1900, mais peu de photographies. Sous les voussures chargées et entre les piédroits s'ouvraient en un seul mouvement, au rez-de-chaussée, la porte large, sans trumeau, et au-dessus la grande fenêtre à beau remplage, avec des motifs originaux comme des sortes de cœurs renversés. Couronnant le portail, une rangée de niches abritait des statues de saints populaires (fig. 380 et voir fig. 961).

Ce type de portail colossal à tympan-baie agrandi aux dimensions d'une vaste fenêtre, à quatre formes ici, conception nouvelle pour la région, n'en est pas moins remarquable à l'époque du gothique flamboyant et paraît être originaire du val de Loire²⁰. Mais de toute façon, il faut avouer qu'il est difficile de déterminer exactement ce qui revient dans cet ouvrage aux sculpteurs – toujours inconnus – et ce qui revient aux «lathomi». Du point de vue décoratif, le «grand portail» faisait un emploi modeste des tores et des listels, qui restent le fondement ornemental des portails régionaux, mais déroulait un long tore continu en torsade, rare ici (voir pp. 663–665); il utilisait surtout les gorges des voussures, d'une part pour y inscrire des rinceaux refouillés et, d'autre part, pour y superposer des niches séparées par des dais-consoles portant des groupes sculptés ou des personnages isolés. De la baie elle-même, il sera question plus loin (pp. 219–220).

Le chœur de l'église Saint-Germain de Pully. – En fait, parmi les œuvres documentées de Magyn et Contoz, seul subsiste in situ, encore que très restauré en 1923, et réparé en 2002–2004 après l'incendie de 2001, le chœur de Saint-Germain, de 1517 environ, qui est greffé sur une église paroissiale d'origine romane, dépendant de l'abbaye de Payerne, elle-même installée

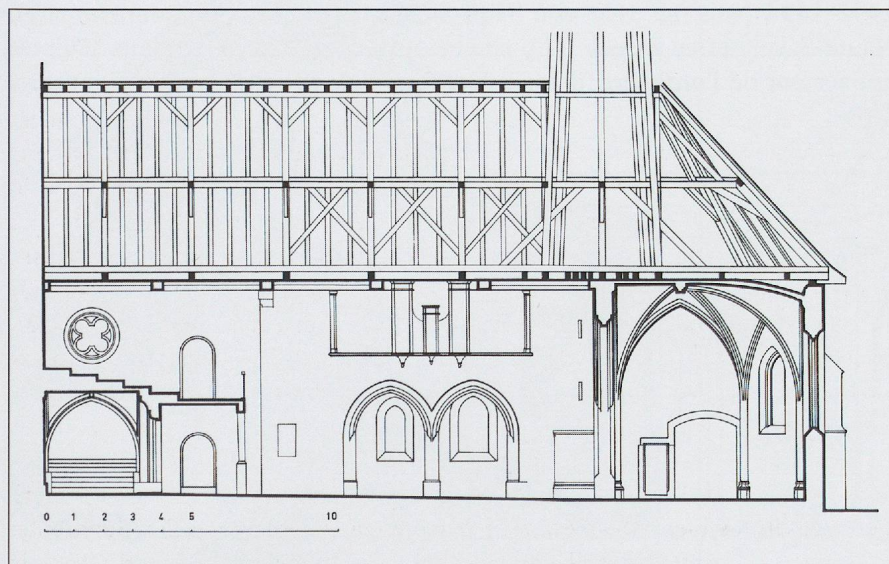


Fig. 381. L'église Saint-Germain de Pully. Coupe longitudinale côté nord, montrant le passage moderne, l'entrée de la chapelle des Praroman (1506) et la coupe du chœur (1517): état avant la dernière restauration (dessin aux Archives des Monuments d'art et d'histoire).

Fig. 382. L'église Saint-Germain de Pully. La voûte du chœur (vers 1517), par François Magyn et Jean Contoz, bourgeois de Genève (photo Claude Bornand, 1967).



Fig. 383. L'église Saint-Germain de Pully. Culot sculpté dans le chœur, vers 1517 (photo Claude Bornand, 1967).

dans un site romain très important²¹. Mesurant 7,80 m de largeur, 6,50 de profondeur et 8 m de hauteur et constituant, ce qui est rare, une seule travée – semi-octogonale – se terminant en une abside à trois pans, ce chœur se couvre d'une simple croisée d'ogives avec, partant de l'unique clef, deux branches supplémentaires à l'est; toutes ces nervures pénètrent directement dans les colonnes engagées à bases prismatiques. La réduction à une seule travée, cas rare pour un type de grand chœur semi-polygonal, fait que celui-ci paraît court (fig. 381–382). Il est séparé de la nef, un peu plus large au nord, par un grand mur percé d'un arc triomphal flanqué de deux lunettes rectangulaires, disposition exceptionnelle ici à cette époque mais parfois exigée dans les visites pastorales du XV^e siècle du diocèse de Genève, explicitement pour permettre aux laïcs de mieux voir l'autel majeur²² (fig. 384).

Les contreforts appartiennent au type que, dans le contexte régional, on peut appeler «genevois», c'est-à-dire qu'ils comprennent un talus supérieur et un larmier intermédiaire débordant sur les trois côtés, apparu dans l'église de la chartreuse de Pierre-Châtel (Ain), dès 1393 (voir p. 166). Quant au profil des ogives, à doubles cavets et à chanfreins, c'est celui qu'on rencontre dans les églises paroissiales de Saint-Gervais et de Saint-Germain à Genève, déjà au XV^e siècle. En ce qui concerne les fenêtres, elles sont dûment hiérarchisées, la plus ample, dont le remplage a été restitué, au centre et les deux plus petites latéralement, disposition qui se retrouve, dans le Pays de Vaud, à Coppet vers 1492–1494 (voir fig. 315) et à Saint-Saphorin à Lavaux notamment, et en Haute-Savoie et en Bugy²³. Le chœur possède quelques éléments sculptés qui sortent de l'ordinaire: deux culots sans statues actuellement, dont un à

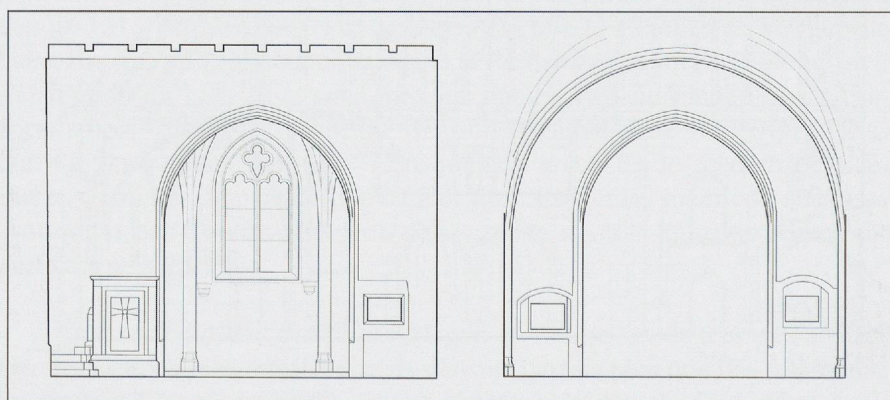


Fig. 384. L'église Saint-Germain de Pully. Elévation du mur de l'arc triomphal, côté nef et côté chœur (relevé de Frank Ducret, architecte, 2003).

rinçaux gras (fig. 383), et surtout un lavabo liturgique soigneusement enrichi d'un jeu d'arcs en accolade et en anse de panier écrasé, dont une archivolte à «crochets» et fleuron, flanquée de pinacles – sans pilastre – et surmontée de fenestragés aveugles (voir vignette p. 209). La clef de voûte à arcatures à quatre fleurons porte un écu aux armes des Mestral de Payerne, montrant «une bande chargée de trois étoiles à six rais accompagnée en chef d'une fleur de lis»²⁴.

L'œuvre architecturale bien documentée à partir de 1517, celle de Jean Contoz seul, ne peut plus guère être connue sur pièce malheureusement: nous l'avons vu spécialement avec *l'église des Carmes de Sainte-Catherine-du-forat*, qui avait, ainsi que le couvent lui-même, entièrement disparu au milieu du XIX^e siècle²⁵.

La chapelle de l'hôpital Saint-Roch à Lausanne. – Quant à la chapelle Saint-Roch, édifiée en 1522 et 1523, comme il vient d'être dit, et rasée au XIX^e siècle, elle n'a livré, en 1958, qu'une partie de ses fondations, formant une petite salle rectangulaire, terminée par une abside à trois pans, mesurant en tout 7,20 m sur 12 hors œuvre (fig. 385). Mais dans ce cas, par bonheur, l'iconographie nous renseigne au moins sur son aspect extérieur²⁶ (fig. 386-387). Appuyée par les comptes de construction conservés, elle constitue la source essentielle pour y reconnaître certaines tendances de l'œuvre de Jean Contoz. Elle révèle le même souci qu'à Pully de différencier les trois fenêtres de l'abside en donnant la prééminence à la baie axiale, et montre aussi une grande porte conçue comme une réduction du nouveau portail occidental de la cathédrale, en deux parties, porte et baie à la place du tympan – celle-ci murée sur les vues conservées – séparées par un linteau, mais bien sûr sans l'apparat décoratif qui caractérise l'œuvre des Montfalcon. Les contreforts «genevois» dans tous les angles et entre la petite nef et le chœur indiquent bien que la chapelle avait reçu deux voûtes d'ogives, dont il n'est pas possible de déduire la forme exacte. Au-dessus de son grand portail, la façade bien dessinée comportait trois éléments décoratifs: deux niches à statues à couronnement très travaillé flanquaient une plaque montrant un écu aux armes de la ville tenu par deux angelots debout et daté 1523, l'unique ouvrage sculpté encore conservé (au Musée historique de Lausanne), qui intéresse beaucoup les historiens de l'art, car il constitue l'un des meilleurs jalons de l'introduction de la Renaissance dans le Pays de Vaud (voir fig. 1073).

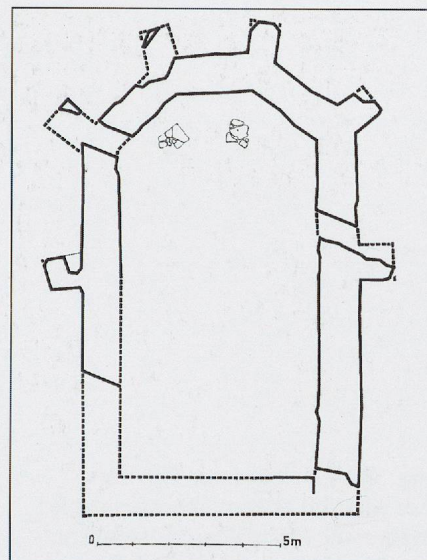


Fig. 385. La chapelle Saint-Roch (1522–1523) à Lausanne, par Jean et Pierre Contoz. Plan des fondations retrouvées en 1958, selon Pierre Margot (*MAH, Vaud, IV*).

Fig. 386–387. La chapelle Saint-Roch (1522–1523) à Lausanne, par Jean et Pierre Contoz. La façade et le chevet: sépia et dessin de Samuel Naef (photos au Musée de l'Elysée, Lausanne).

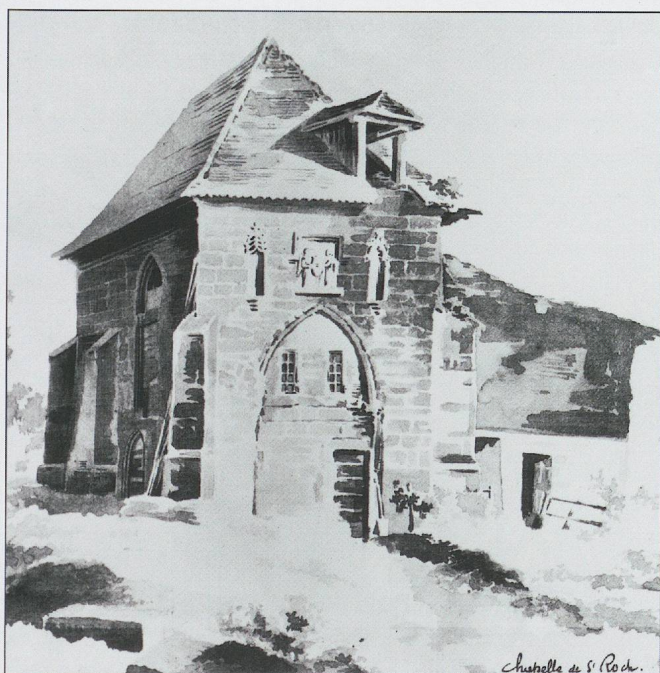


Fig. 388. Le château de Glérolles. Les ailes sud et nord, rénovées par les évêques de Montfalcon, notamment sous la direction de Jean Contoz, en activité ici en 1526. Vue du lac, en 1972 (photo Claude Bornand).



Le château épiscopal de Glérolles. – *Le château de Glérolles*, résidence de l'évêque de Lausanne à Lavaux, à la reconstruction duquel collabora Jean Contoz, vers 1526 en tout cas, fera l'objet d'une étude particulière dans un autre cadre (voir pp. 574-581). Disons simplement ici que, à Glérolles même, c'est essentiellement l'aile du côté du lac qui fut reprise à la fin de l'épiscopat d'Aymon de Montfalcon et surtout sous son neveu Sébastien (fig. 388): l'équipe des tailleurs de pierre changea lors de la transition, comme permet de le constater l'étude des sculptures décoratives aux armes de Montfalcon (médaillons des façades, corbeaux, cheminées), qui adoptent alors une forme tout à fait moderne: les nouveaux morceaux ornementaux, fort bien enlevés, montrent des écus aux flancs légèrement contournés et aux corps modelés, d'un grand effet plastique, s'opposant aux écus plats et rigides qui caractérisent la manière des premiers maîtres (fig. 389). Ces écus modernes apparaissent également dans d'autres œuvres dues aux évêques de Montfalcon, à Lausanne, Lutry et Lucens.

Pour l'instant, nous allons nous pencher plus longuement sur l'œuvre majeure de l'architecture religieuse des territoires épiscopaux de Lavaux, qui peut être attribuée à Jean Contoz avec beaucoup de vraisemblance: l'église de Saint-Saphorin.

Fig. 389. Le château de Glérolles. Une trompe d'angle dans l'escalier, à la devise et aux armes d'Aymon de Montfalcon, tenues par des angelots Renaissance, vers 1515-1517 (photo Claude Bornand).





Fig. 390. L'église de Saint-Saphorin (vers 1517/1521-avant 1530), attribuable à Jean Contoz. L'intérieur vers le chœur (photo Claude Bornand).

L'église de Saint-Saphorin à Lavaux. – Aucun document d'archives ne vient éclairer la genèse de cette église dédiée à saint Symphorien, très ancienne, reconstruite peu avant la Réforme et qui revêt une importance primordiale dans le développement de l'architecture flamboyante régionale²⁷. Implantée en biais dans une forte pente et couverte d'un large toit à deux pans et à croupes, elle est petite en dimensions – elle ne mesure hors œuvre que 23 m de long sur 17 m de large, sans comprendre le clocher, et 8,10 m de haut pour la nef et 5,80 m pour les collatéraux²⁸ (fig. 391). Elle comporte une nef en «Stufenhalle» à trois vaisseaux entièrement voûtés d'ogives avec formerets, comptant chacun trois travées et s'appuyant directement à une sorte de transept délimité par des doubleaux en arcade, dont l'un donnant sur la nef sert d'arc triomphal (fig. 390); les deux travées latérales ouvertes sur le chœur et sur les collatéraux, utilisées sans doute comme chapelles, se distinguent chacune par une voûte complexe flamboyante, l'une au sud en étoile sans ogives mais avec clefs figurées (fig. 393 et 397) et l'autre au nord à doubles nervures parallèles croisées dessinant un losange sans clefs (fig. 394), alors qu'une unique voûte en étoiles sans ogives aussi et sans doubleau couvre l'avant-chœur et le court sanctuaire à abside en demi-octogone (fig. 396). Les trois vaisseaux sont reliés par des arcades à piles de plan en quadrilobe, formant à l'avant et à l'arrière les colonnes engagées qui reçoivent directement les voûtes, et, à l'est et à l'ouest, celles, plus fortes, qui constituent les piédroits des arcades elles-mêmes; dans l'arc triomphal, ces piles se compliquent (voir fig. 403). Des médaillons saillants, actuellement peints de la croix tréflée de Saint-Maurice, soulignent les retombées des croisées d'ogives dans les

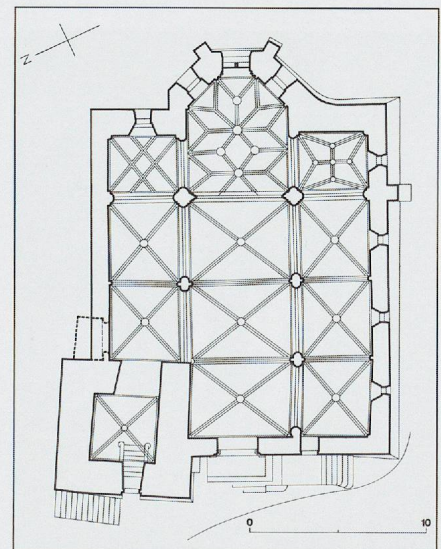


Fig. 391. L'église de Saint-Saphorin à Lavaux (vers 1517/1521-avant 1530), attribuable à Jean Contoz. Plan avec les voûtes (dessin de Pierre-André Mercier, 1971).

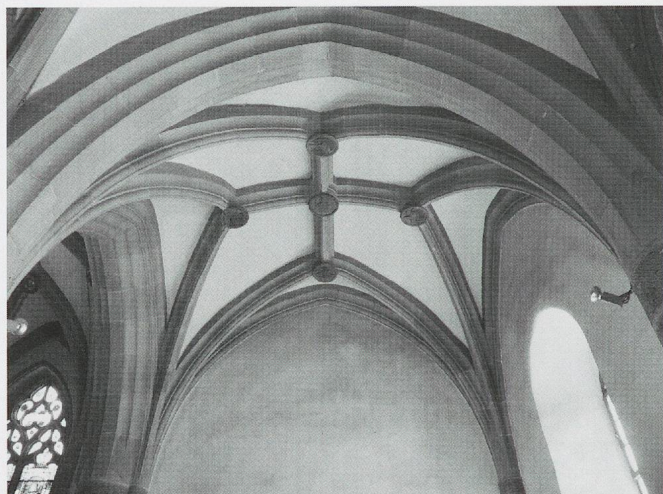


Fig. 393. L'église de Saint-Saphorin. Voûte en étoile du collatéral sud, avec clefs au Christ montrant ses plaies et aux symboles des évangélistes (photo MG, 2011). Voir fig. 397.



Fig. 394. L'église de Saint-Saphorin à Lavaux. La voûte «losangée» du collatéral nord (photo Claude Bornand).

colonnes engagées de la nef, alors qu'au milieu du chœur, les colonnes sont remplacées par des médaillons servant de culots pour permettre l'ouverture des arcades sur les chapelles latérales (fig. 397).

Malgré le silence des textes, une chronologie lâche de ce monument peut être établie à partir des quelques dates-clefs qu'il offre lui-même, en tout cas pour la période qui nous intéresse. On lit «1521» – avec quelque peine – sur la porte d'entrée principale et «1530» sur le vitrail axial offert par l'évêque Sébastien de Montfalcon²⁹ (fig. 401 et voir fig. 986). D'autre part, la plus ancienne des cloches du beffroi porte aussi la date de 1521, qui ne peut être logiquement que postérieure à l'achèvement du clocher. Celui-ci, massif, fait corps avec la nef, dans l'angle nord-ouest de laquelle il s'élève en légère saillie sur les faces, mesurant 23 m de hauteur à la corniche: il ressemble comme un frère à celui de la priorale de La Chiésaz, au-dessus de Vevey, bien daté de 1523 par l'épigraphie³⁰. Mais sa toiture en bâtière aplatie n'est manifestement pas d'origine: il était question en 1604 déjà de la faire en charpente «semblable à celle de Cullye», donc simplement en pavillon³¹, et une vue du bourg de 1694 aux Archives communales la montre déjà avec son allure actuelle. Les plus proches de ce type apparaissent dans la région des Lacs, à Cerlier, Diesse et Gottstatt BE, mais aussi à Colombier NE³². En fait, on peut penser que ce clocher avait été prévu pour porter une flèche de pierre comme d'autres dans le Haut-Léman (voir p. 223, note 40).

Par ailleurs, du point de vue héraldique, deux éléments sont à prendre en compte: les voûtes du chœur portent les armes de Claude de Mouxy, curé – non résident – de 1504 à 1522 en tout cas³³, et celles de l'évêque Sébastien de Montfalcon, qui monta sur le siège de Lausanne en 1517, accompagnées de sa devise «Fortune sapientia victrix»³⁴.

L'église de Saint-Saphorin doit donc avoir été entreprise entre 1517 et 1521 et peut-être construite déjà en partie avant cette dernière date. Elle était achevée de toute façon avant 1530, millésime que porte le vitrail et qui pose un «terminus ante quem» péremptoire (voir fig. 401). L'évêque Sébastien de Montfalcon, qui eut donc droit à une clef de voûte armoriée et qui disposa de la fenêtre axiale, la principale, pour y placer un vitrail, où il se fit représenter en personne – comme son oncle Aymon à Curtilles – a certainement contribué de ses propres deniers à la reconstruction. Il possédait le patronat de l'église et c'est sur la paroisse que s'élevait le château épiscopal de Glérolles; de fait, il était le maître non seulement spirituel mais aussi temporel du bourg de Saint-Saphorin³⁵: autant de raisons pour proposer ou choisir lui-même celui qui dirigerait cette entreprise.

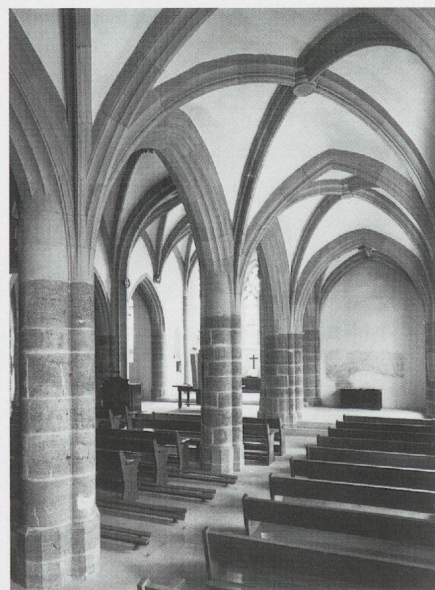


Fig. 395. L'église de Saint-Saphorin à Lavaux. L'ensemble du collatéral sud (photo Claude Bornand, 1994).

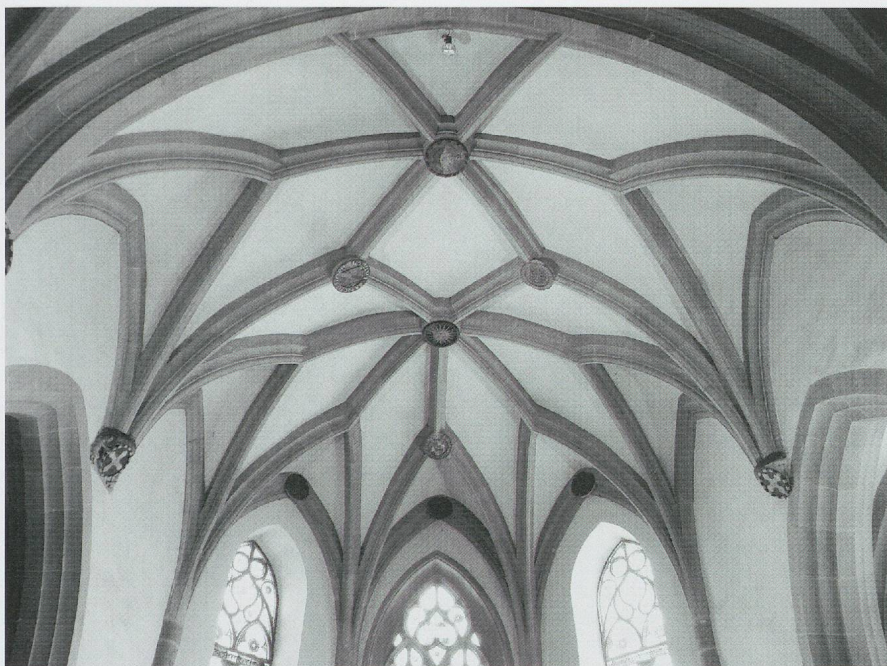


Fig. 396. L'église de Saint-Saphorin à Lavaux. La voûte du chœur (photo MG, 2011).

Or Jean Contoz était en quelque sorte, comme nous l'avons suggéré, l'architecte de l'évêque. Les documents ne lui attribuent aucune œuvre entre 1517, date du chœur de Pully, et 1522, début de la construction de la chapelle Saint-Roch à Lausanne, à part celle du «grand portail» de la cathédrale, qui semble avoir constitué un chantier très sporadique, et peu rapide. Dans l'état de nos connaissances, fragiles il est vrai, rien n'empêcherait donc de penser que Contoz ait été le maître d'œuvre de l'église de Saint-Saphorin, et en tout cas entre 1517 et 1521.

Trouverait-on, dans l'édifice même, des indices positifs pour étayer une telle attribution? Sans aucun doute. Il existe d'abord un rapport étroit, du point de vue architectural, avec ce que nous savons de la chapelle Saint-Roch et même avec le chœur de Pully: on rencontre dans ces trois ouvrages les mêmes contreforts de type «genevois», peu répandus dans le canton de Vaud, sauf sur la Côte lémanique (voir fig. 1097). On y rencontre également la même hiérarchie des fenêtres de l'abside, fenêtres latérales plus petites, fenêtre axiale plus grande, car tel était également l'état original du chevet de Saint-Saphorin, avant les transformations de 1894³⁶ (voir fig. 390 et 401).

D'autre part, l'église de Saint-Saphorin offre, avec le «grand portail» de la cathédrale de Lausanne, des analogies qui ne peuvent être fortuites. D'abord, le portail de la paroissiale n'a pas de tympan, même dans son état d'origine³⁷, mais bien une baie comme à Lausanne: c'est le seul portail de ce type qui subsiste de cette époque dans toute la région lémanique à notre connaissance³⁸, et le fait que la chapelle Saint-Roch à Lausanne en montrait aussi un ne fait que confirmer cette relation. D'autre part, le dessin de la

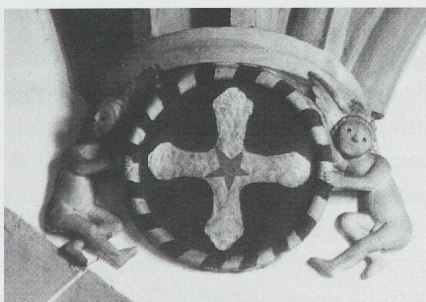
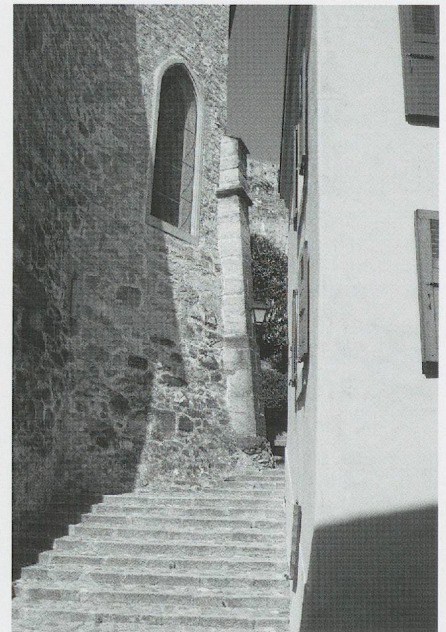
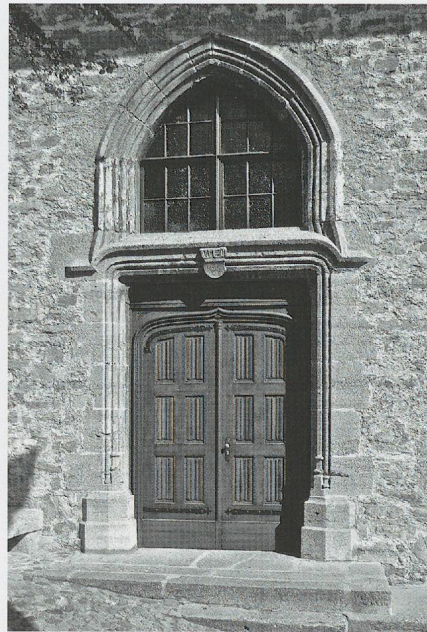


Fig. 397. L'église de Saint-Saphorin. Clef de la voûte en étoile du collatéral sud montrant le taureau de saint Luc (photo MG, 1968).

Fig. 398. L'église de Saint-Saphorin. Le médaillon tenu par deux putti servant de culot au nord du chœur (photo MG, 1968).

Fig. 399. L'église de Saint-Saphorin.
Le portail d'entrée de 1521,
avec le tympan ajouré, surélevé
postérieurement (photo MG, 2011).

Fig. 400. L'église de Saint-Saphorin.
Le chevet surélevé par la «crypte» et sa
fenêtre de 1894 (photo MG, 2011).



fenêtre axiale de Saint-Saphorin correspond strictement à celui des deux éléments inférieurs du remplage, beaucoup plus ample, de ce même «grand portail» de la cathédrale, caractéristiques par leur tracé en une sorte de cœur renversé: on chercherait en vain un motif exactement équivalent dans le Pays de Vaud et même loin en Savoie ou en Franche-Comté³⁹ (fig. 401 et voir fig. 380).

D'autres analogies, plus lâches, pourraient être trouvées avec le décor du château de Glérolles, dans l'aile sud, où travaillait Jean Contoz en tout cas en 1526: notamment, dans l'escalier, la sculpture d'un médaillon tenu par deux putti, rappelant en plus artistique celui qu'on voit au chœur de l'église de Saint-Saphorin à l'un des culots sorti d'une main plus artisanale (fig. 398 et voir fig. 389), et à ceux qui y frappent, cas rare, les clefs des formerets, montrant deux anges et saint Symphorien, sans tenants. Cet esprit gothique, mais déjà ouvert aux influences renaissantes, identique dans les deux œuvres, ne contredit donc pas non plus l'attribution à Jean Contoz de l'église de Saint-Saphorin.

Si l'influence «alémanique» est flagrante ici dans le tracé des voûtes du chœur selon le schéma «en étoiles» le plus classique, soit sans ogives, l'aspect des nervures est bien différent et ne montre pas la légèreté de celles de la voûte de Saint-Aubin-en-Vully FR, pourtant due à un maçon-architecte neuchâtelois, Jean Jornot: ces dernières, dotées d'un profil effilé à simples cavets, témoignent en plus d'une forte influence septentrionale (voir pp. 418 sq. et 79 sq.), qu'on retrouve dans la partie germanophone de l'ancien diocèse de Lausanne, notamment dans le canton de Berne – à Berne même, à Bienne, à Burgdorf, à Worb et à Lauenen – et bien sûr dans le diocèse de Sion, en Valais central et en Haut-Valais, spécialement dans l'œuvre du Walser Ulrich Ruffiner et dans son orbite (voir p. 460).

A noter le contraste entre les piles polylobées, tout en rondeur, sauf dans l'arc triomphal, et le profil beaucoup plus acéré des arcades à doubles cavets, qui retombent à l'intrados sans toujours s'y fondre (voir fig. 395). Toutes les ogives, relativement profondes, ont le même profil avec leur tore à listel plus ou moins large, suivi de simples cavets, beaucoup moins léger que les profils alémaniques, qui sont donc souvent à simples cavets donc sans tore. Seuls les doubleaux présentent une modénature à peine plus forte mais plus vive: dans la nef, elle se compose de doubles cavets suivis d'un petit listel oblique dégagé



Fig. 401. L'église de Saint-Saphorin. La fenêtre axiale avec son vitrail daté 1530 et montrant l'évêque Sébastien de Montfalcon présenté à la Vierge à l'Enfant par saint Symphorien (photo Claude Bornand, 1994).

par d'étroits cavets, ce qu'on retrouve en partie dans ceux des collatéraux. L'arc triomphal, par sa fonction, est doté quant à lui d'une modénature plus épaisse, mêlant à partir d'un tore à listel démesuré – carrément un méplat – des gorges et des tores avec et sans listel, sur des bases appuyées à un haut socle et fortement dessinées, à l'encontre des autres bases, très sommaires (fig. 403).

Fig. 402. L'église de Saint-Saphorin.
Le clocher, vers 1521, attribuable à Jean
Contoz, sauf la toiture en bâtière,
du XVII^e siècle (photo Claude Bornand,
1971).

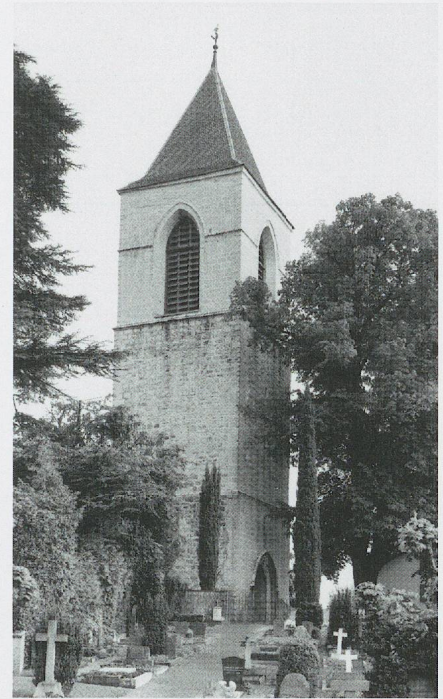


Fig. 403. L'église de Saint-Saphorin.
La base nord de l'arc triomphal
(photo MG, 2011). Comparer avec
celles de Montreux, fig. 417 et 418.

Quand elles sont bien marquées, toutes les *clefs de voûte* des croisements de nervures sont simplement circulaires. A l'encontre de la nef qui n'en a qu'une seule, montrant l'Agnus Dei, la majorité de celles des voûtes complexes portent des motifs sculptés: dans le chœur, elles présentent, à côté des armes déjà indiquées (p. 218) et de celles de la commune de Saint-Saphorin (plus récentes?), le soleil et la lune; dans la voûte en étoile au sud, les cinq clefs figurent, avec le Christ montrant ses plaies au milieu, les symboles des quatre Evangélistes, ouvrage assez artisanal mais bien représentatif d'une sculpture de bon tailleur de pierre, non dénuée d'intérêt (voir fig. 397).

Une croisée d'ogives, engoncée au rez-de-chaussée du clocher, est portée par des culots à figures (masques et hibou?). A part cette dernière peut-être, la seule vraie chapelle «architecturale» s'ouvre sur le collatéral nord par une sorte d'arc Tudor; elle est en niche aménagée dans le sous-sol du chemin montant au nord, couverte en berceau et, cas rare, elle conserve un autel en «maçonnerie».

Par ailleurs, l'empreinte «genevoise» est bien soulignée par le type des contreforts, peu nombreux, qui consolident surtout le chevet, très surélevé (fig. 400: voir pp. 650–652).



Le clocher et ses avatars. – Pour finir, il est nécessaire de situer plus précisément le type de clocher-tour, servant ici de porche secondaire sur la façade; comme l'église, il est en moellons grossièrement assisés redressé par des chaînes d'angle et à quatre baies en arc brisé sans ébrasements (fig. 402). Le type choisi pour l'étage du beffroi se définit par la présence d'une corniche et de deux cordons complets, l'un à l'appui des baies et l'autre à la hauteur de leurs impostes, où il s'incurve en archivoltelarmier: il a des correspondants presque voisins dans le clocher de la priorale Notre-Dame de La Chiésaz (1523) (fig. 405; voir fig. 1167) et sans doute aussi dans celui de la chapelle de l'hôpital ducal Notre-Dame de Villeneuve, dont la date exacte n'est pas connue, peut-être commencé sous le «recteur commanditaire» Charles de Seyssel (1481–1501), précepteur des Antonins de Chambéry, duquel subsiste, à la base, une pierre portant un écu à ses armes brisées du Tau, accompagné du chapeau de protonotaire apostolique⁴⁰ (fig. 404). La parenté stylistique entre ces trois clochers inciterait encore à donner au maître d'œuvre de Saint-Saphorin, et donc à Jean Contoz si c'est bien lui qui est en cause, la paternité des clochers de ces églises du Haut-Léman et du Vieux-Chablais qui n'appartiennent pas au groupe de ceux de Jean Dunoyer, de Vouvry, dont il sera question plus loin (voir pp. 468-472) – pour le cas de Saint-Saphorin et La Chiésaz, déjà simplement à cause de la chronologie...

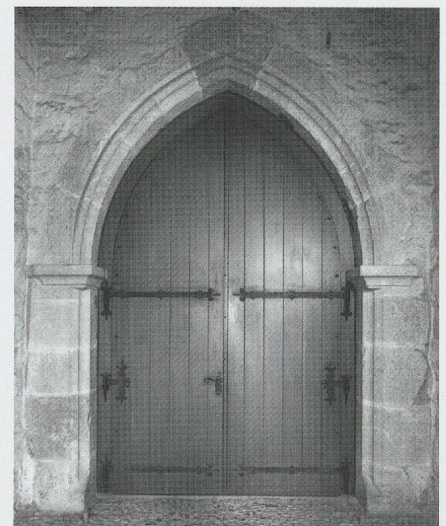
Fig. 404. L'ancienne église de l'hôpital Notre-Dame de Villeneuve et son clocher (photo Claude Bornand).

Fig. 405. Le clocher de l'église de La Chiésaz (1523), attribuable à Jean Contoz (photo Claude Bornand).

Fig. 406. Le clocher de l'église de La Chiésaz (1523), attribuable à Jean Contoz. Le portail intérieur (photo Claude Bornand, 1994). A comparer avec ceux de Vevey (fig. 812) et de Bex (fig. 811).

Des portes analogues mais non semblables...

Il est à noter pourtant un rapport général entre les portes intérieures des clochers de Bex (vers 1511) et de Vevey (1498), dues à Dunoyer, et de La Chiésaz (fig. 406, et voir fig. 811 et 812). Les deux premières montrent un arc brisé à deux cavets, mais la troisième un cavet et deux méplats successifs, et la pointe y est remplacée par le croisement des arêtes supérieures, type plus moderne; alors que les retombées de l'arc pénètrent directement dans les sommiers carrés formant dans les premiers comme des montants verticaux; à La Chiésaz, seul le méplat extérieur le fait. L'analogie s'étend aux chapiteaux en forme d'impostes moulurées d'un bandeau sous-tendu d'un cavet, qui, à La Chiésaz, surplombent en encorbellement le cavet et le chanfrein remplaçant les simples angles des montants. Contoz aurait-il repris le type de Dunoyer en le modernisant? Il aurait en tout cas bien assimilé certains principes de son prédécesseur...



Aymonet Durant, de Divonne, et le chœur de Saint-Vincent de Montreux

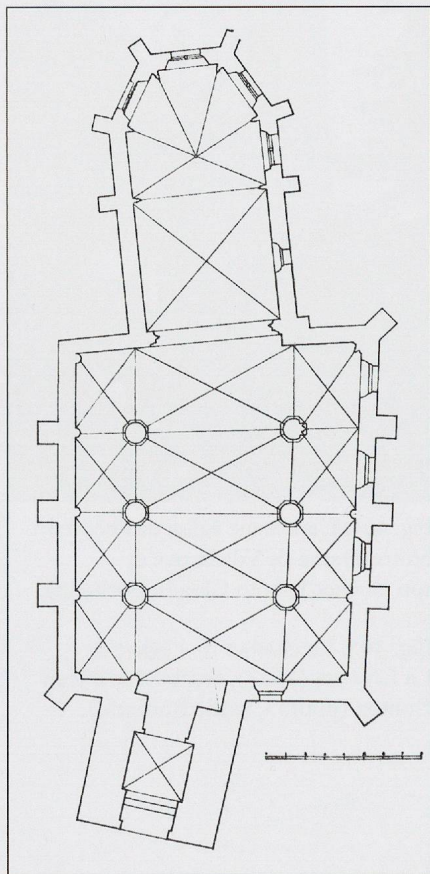


Fig. 407 a. L'église Saint-Vincent de Montreux. Le plan actuel: le chœur dès 1495, la chapelle de Gingins de 1513 au sud-est, la nef de 1513/1519 et le clocher de 1460/1470 (dessin Jean Giovanna, Archives des Monuments historiques/ACV).

La personnalité d'Aymonet Durand (Durant), de Chailly, est difficile à cerner et la reconstitution, même très partielle, de sa biographie repose encore sur un certain nombre d'hypothèses, tout à fait plausibles à notre avis, mais qu'il vaut mieux présenter ici comme telles, et non comme des faits acquis.

Un «maître Aymonet Durant, maçon», apparemment originaire de la paroisse de Divonne, dans le Pays de Gex (Ain), est attesté dès 1480 à Chailly-sur-Clarens, dans la commune de Montreux⁴¹, très probablement au service de la famille de Gingins, qui, à cette époque, possède en même temps que la seigneurie de Divonne, celle du Châtelard, dans la paroisse de Montreux. Il se confond sans aucun doute avec le «maître maçon Aymonet de Chailly» qui est appelé en consultation comme expert lors du début de la construction du clocher de Saint-Martin de Vevey, en 1497⁴², ce qui témoigne de la notoriété qu'il avait acquise alors. Son épouse, Jaquême Aymonod, paraît bien être de la région (Blonay?) et la maison qu'il possède à Chailly en 1499 pourrait en constituer la plus importante après celle des Gingins eux-mêmes⁴³. Les dernières indications retrouvées à propos de ce maître datent de 1505, mais laissent planer un doute sur sa présence effective alors dans la région montreuissienne⁴⁴.

Cette notoriété lui venait certainement du fait qu'il avait été et était encore associé alors à tous les travaux entrepris par les Gingins dans le Haut-Léman ou exécutés dans leur seigneurie du Châtelard, et notamment la poursuite de la reconstruction de la *paroissiale Saint-Vincent de Montreux*. Cette église, d'origine ancienne⁴⁵, dont le patronat appartenait alors au duc de Savoie, fut entièrement rebâtie par étapes dans le dernier quart du XV^e siècle et le premier du XVI^e et l'ensemble finit par mesurer 47 m de longueur hors œuvre, y compris le clocher-porche (fig. 407a). Les travaux avaient commencé peut-être vers 1470–1480 par le clocher, dont la réédification était exigée en 1453 déjà dans la visite pastorale du diocèse de Lausanne (voir p. 469). La rénovation et l'agrandissement du chœur, entrepris en 1495 par Aymonet Durand, «marmorum sculptor», de Chailly, et son associé Jacques Dava [...]⁴⁶,

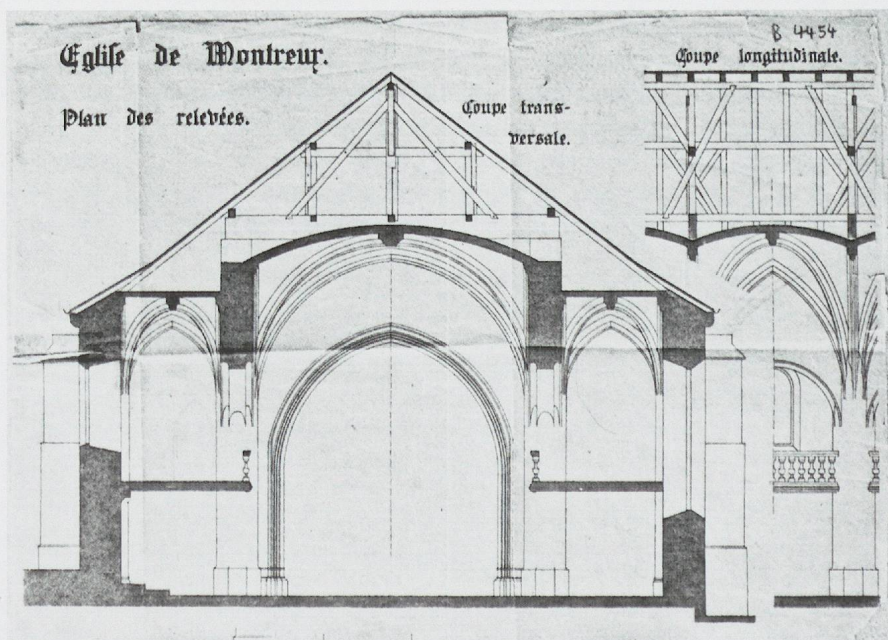


Fig. 407 b. L'église Saint-Vincent de Montreux. La coupe transversale sur la nef, vers le chœur: état avec les galeries, vers 1903 (Archives des Monuments historiques/ACV).



Fig. 408. L'église Saint-Vincent de Montreux. Le chœur (1495–1498/1501), par Aymonet Durant (Aymonet de Chailly), sans doute de Divonne, et Jacques Dava[...], de Gressoney (Aoste). Vue intérieure (photo Claude Bornand, 1994).

selon la convention passée alors par eux avec les autorités communales de Montreux, devaient durer trois ans seulement⁴⁷ (voir *Annexes*: document n° 7). De fait, ces travaux étaient en tout cas terminés, sinon en 1498, du moins en 1501, année où surgit un désaccord entre les paroissiens, maîtres de l'ouvrage, et l'ancien curé Charles de Seyssel, précepteur des Antonins de Chambéry, au sujet des vitraux, pour lesquels ce dernier avait promis trois ans auparavant de verser 200 florins⁴⁸. En même temps que le chœur, les maçons devaient élever une sacristie et exécuter une chaire à prêcher en pierre; la pierre de taille utilisée à l'intérieur et pour les baies fut la molasse, l'usage du calcaire blanc se bornant aux portes et aux contreforts, alors que les murs en pierre dure d'origines diverses n'étaient que très grossièrement appareillés.

Après la Réforme, l'aspect de «temple» fut renforcé à l'intérieur surtout par l'implantation de galeries dans les collatéraux, peut-être au XVIII^e siècle⁴⁹ (fig. 407 b). Grandes restaurations modernes en 1903 et, avec épuration des divers apports des siècles (galeries, mobilier), en 1967–1970⁵⁰.

Contrairement à celui de Saint-Saphorin, le chœur de maître Aymonet, relativement profond, mesurant dans œuvre 15 m de long sur 8 et 14 m de haut environ, comporte une travée carrée précédant un sanctuaire à abside presque semi-hexagonale (fig. 407); tous deux sont couverts d'ogives reposant sur des supports moulurés – et non des colonnes engagées – sans chapiteaux, d'une élégance raffinée malgré leur simplicité. Le même système est repris dans la chapelle des Gingins, de peu postérieure (1513), qui s'inscrit, elle, directement dans deux travées orientales du collatéral sud de la nef (voir p. 229).



Fig. 409. L'église Saint-Vincent de Montreux. Le chœur (1495–1498/1501), par Aymonet Durant (Aymonet de Chailly), de Divonne, et Jacques Dava[...], de Gressoney. Vue extérieure (photo Claude Bornand, 1994).

La décoration de l'arc triomphal, malheureusement très abîmé, avec culots latéraux, dont un subsiste derrière la chaire, rappelle que ce maître était considéré avant tout comme un «*marmorum sculptor*», ce qui constitue une dénomination unique dans notre région. L'étude de la modénature des nervures et des supports confirme l'appartenance d'Aymonet Durand à l'orbite genevoise. Le profil des ogives – à cavets, suivi de gorges-tores – n'a de correspondant dans la région lémanique, hors du domaine actuellement encore savoyard⁵¹, que dans des églises de la Côte vaudoise et de l'est du Pays de Gex, comme à Genolier (chœur après 1481?), à Notre-Dame de Nyon (chapelles dès 1472), et à l'église de Grilly (Ain; chapelle sud)⁵². Le doubleau offre un profil plus chargé, avec tore à listel et gorges butant sur un listel flanqué d'un cavet, qu'on retrouve dans l'arc triomphal (fig. 408 et voir fig. 12): ce dernier profil rappelle celui, très particulier, des ogives de la chapelle dite du Saint-Esprit à Commugny (voir fig. 329: tableau)! Cette relation unique confirmerait qu'Aymonet Durand a commencé son activité professionnelle avant d'arriver à Montreux et qu'il est bien originaire de la région de Divonne, dans le Pays de Gex, comme il a été indiqué. Les supports moulurés et engagés présentent une originalité dans le cadre régional: ils répètent, en règle générale, les profils des nervures supérieures ou reprennent



Fig. 410. L'église Saint-Vincent de Montreux. La petite baie du chœur, sans meneau, dans son état ancien (photo MG, vers 1970).

Fig. 411. L'église Saint-Vincent de Montreux. La baie du chœur à remplage «en éventail» (photo MG, 2013).

une partie d'entre elles; mais au chœur de Montreux, leur liaison se complique par la différence des profils. Les bases de l'arc triomphal sont plus chargées que d'habitude et s'apparentent à celles de la chapelle des Gingins (fig. 408 et voir fig. 419). La clef, rare dans sa forme, est de plan octogonal à pans concaves et sculptée de quatre mouchettes tournantes dans un cercle.

Les quatre fenêtres du chevet, toutes munies d'encadrements à doubles cavets avec archivoltes-larmiers et de remplages délicats à deux formes, ne présentent pas de hiérarchie entre elles dans la partie absidale (fig. 408), à l'encontre de celle qu'on voit dans les ouvrages régionaux de Jean Contoz, plus tardifs. En revanche, celle plus étroite et bordée d'un tore avec bases, percée au sud de la travée droite du chœur, montrait une disposition rare ici: le remplage était dépourvu de meneau – malheureusement restitué faussement à la dernière restauration – et, pour ainsi dire, «pendant» (fig. 410); dans nos régions, on ne trouve guère ce type de fenêtre⁵³, mais bien en Valromey (Songieu et Grand-Abergement⁵⁴), d'où proviennent alors des carriers et des

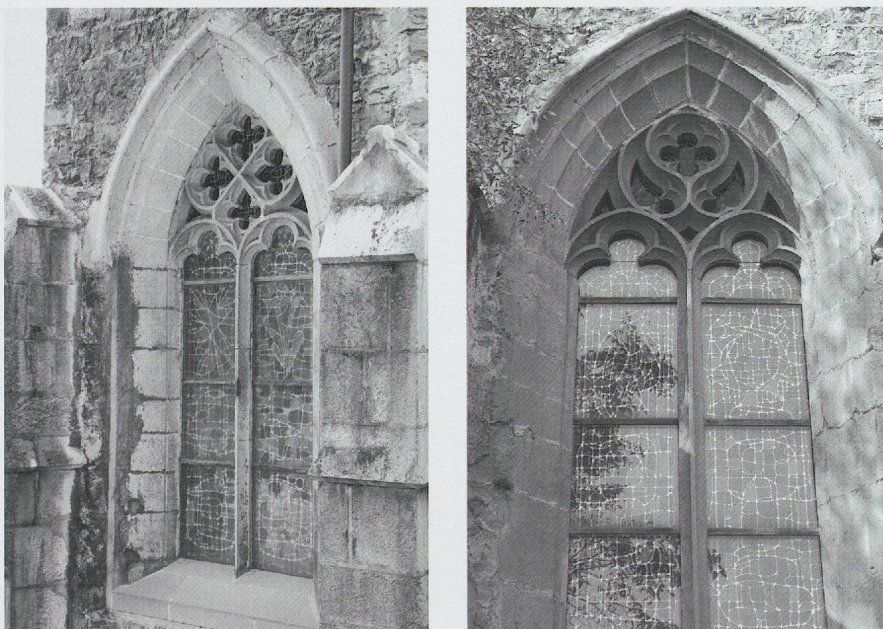


Fig. 412. L'église Saint-Vincent de Montreux. La baie nord du chœur, au remplage original (photo MG, 2013).

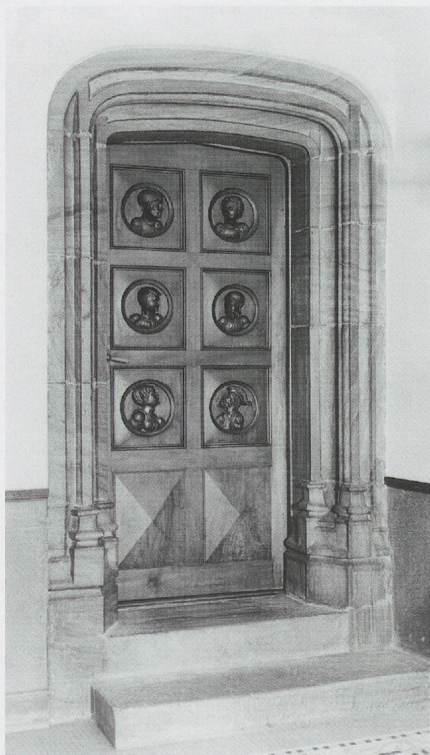
Fig. 413. L'église Saint-Vincent de Montreux. Une des baies du chœur, à mouchettes tête en bas (photo MG, 2013).



Fig. 414. L'église Saint-Vincent de Montreux. L'extérieur de la porte sud du chœur (fin XV^e siècle), par Aymonet Durant et Jacques Dava[...] (photo Claude Bornand, 1994). – Voir aussi pour l'intérieur: fig. 420.

Fig. 415. Le château du Châtelard sur Montreux. La porte du grand salon au premier étage, attribuable à Aymonet Durant (photo Claude Bornand, 1969).

Fig. 416. Le château du Châtelard sur Montreux. La «barbacane» de la fin du XV^e siècle, attribuable à Aymonet Durant (photo Claude Bornand).



maçons en activité soit dans le Pays de Gex, sur la Côte vaudoise, en Chablais ou en Genevois: il y a probablement là une relation entre ces faits (voir pp. 155-156). Les autres remplages du chœur sont du type avec mouchettes «en éventail» (fig. 411), comme à Estavayer (Rive) et Romont, ainsi qu'en Valromey et en Michaille dans l'Ain, ou à deux mouchettes tête en bas, portant l'un un quadrilobe et l'autre un soufflet (fig. 413), comme à Genève, en Haute-Savoie (La Roche), et dans l'Ain, en Valromey (Grand et Petit-Abergement), et en Michaille (Arlod, Corbonod, Craz, etc.: voir pp. 139 sq.). Quant au seul remplage au nord du chœur, il s'avère exceptionnel dans nos régions avec ses quatre quadrilobes affrontés et séparés en «X»⁵⁵ (fig. 412).

Il sera question ailleurs des contreforts inhabituels de l'église, peut-être inspirés librement par ceux de l'ancien chœur de la cathédrale de Sion, de la seconde moitié du XV^e siècle (voir fig. 412 et p. 652).

A l'extérieur, au sud, s'ouvrent deux portes à chambranle mouluré en anse de panier plus ou moins prononcé: l'une dans le chœur et l'autre dans la chapelle de Gingins, et, si elles ne sont pas toutes deux l'œuvre d'Aymonet Durant, elles s'inspirent en tout cas de modèles fournis par lui (fig. 414).

Aymonet Durant au château du Châtelard?

En comparant les portes orientales de Saint-Vincent et certaines de celles du *château du Châtelard* voisin, qui dépendait donc alors des Gingins, l'une perçant la petite «barbacane», d'autres s'ouvrant à l'entrée même de la maison forte et à chaque étage de l'escalier en vis, on pourrait penser que le maître du chœur de Montreux a également travaillé pour ce château, et cela déjà antérieurement à 1495 (fig. 415-416). On peut se demander si les Gingins n'ont pas fait venir ce maçon de Divonne, leur seigneurie gessienne, d'abord pour restaurer ce dernier, bien que, datant de 1440 environ, il ne comptât pas un demi-siècle d'existence. Pillé et incendié lors des guerres de Bourgogne, au cours desquelles son seigneur Pierre de Gingins avait été tué, le château avait dû être mis en vente par sa famille puis avait été racheté en 1481 par la Savoie⁵⁶, pour en confier la restauration à Amédée de Gingins, frère de Pierre, et châtelain pour le duc depuis 1483⁵⁷, avant d'être rendu en 1490 à son neveu François de Gingins, qui poursuivit cette entreprise probablement jusqu'au tout début du XVI^e siècle⁵⁸.





Fig. 417. L'église Saint-Vincent de Montreux. La base nord de l'arc triomphal (fin du XV^e siècle), par Aymonet Durant et Jacques Dava[...] (photo Claude Bornand, 1994).

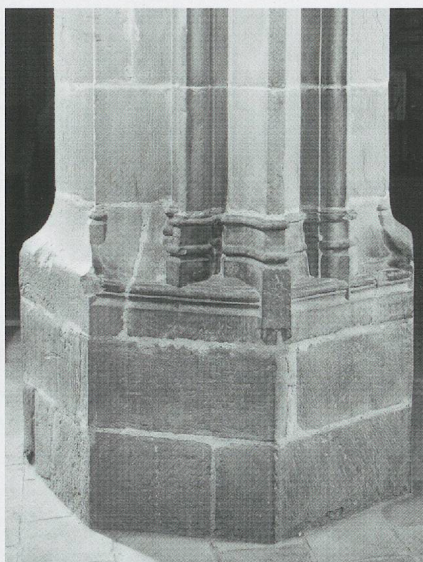


Fig. 418. L'église Saint-Vincent de Montreux. La chapelle de Gingins, vers 1513: base de la pile médiane nord (photo Claude Bornand).



Fig. 419. L'église Saint-Vincent de Montreux. La chapelle de Gingins (vers 1513), dans le collatéral sud (photo Claude Bornand).

Le terme de «marmorum sculptor» qualifiant Aymonet Durant prendrait alors tout son sens – local – d'expert en taille de la pierre calcaire du Pays de Gex – appelée parfois «marbre» – matériau fort utilisé alors à Genève (tour sud de la cathédrale, dalles funéraires⁵⁹, etc.) et même peut-être encore en 1563, au Münster de Berne⁶⁰. Ajoutons que la participation du duc, patron de l'église, à la construction est inscrite dans l'arrière-couverte de la porte sud du chœur, où se voit une petite croisée d'ogives taillée dans la molasse, cas exceptionnel, avec l'écu de Savoie à la clef (fig. 420).

Du fait qu'elle ne fut fondée qu'en 1513, en même temps que la nouvelle nef sans doute, nous ne savons si c'est Aymonet Durant qui édifia aussi, en molasse également et avec une stéréotomie soignée, la *chapelle seigneuriale des Gingins*, dédiée aux saints Jacques, Christophe et François: elle fait corps exceptionnellement avec l'extrémité orientale du collatéral sud, ainsi que le demandait l'acte de fondation, et elle est voûtée de croisées d'ogives en molasse comme les travées du chœur⁶¹ (fig. 419). La modénature, adaptée aux proportions, n'est guère différente de celle du chœur, mais inversée pourtant, à tore à listel et gorges-tores pour les ogives mais simplement à doubles cavets pour les doubleaux; tous ces profils, allégés, se poursuivent dans les supports et seuls des écus saillants, actuellement vides, marquent la transition. Les bases, sont presque aussi riches que celles du chœur (fig. 417 et fig. 418).

En revanche, c'est très certainement un autre maître qui érigea en tuf la nouvelle nef de Montreux, dont la date traditionnelle – 1507 – est erronée, puisque, entreprise en fait vers 1512, selon un document retrouvé récemment, elle était terminée en tout cas avant 1519. Il en sera question dans le chapitre dédié aux ateliers du Vieux-Chablais (voir pp. 477-478).

Quant à la *chapelle-ossuaire Saint-Michel*, construite devant l'église vers 1522, en tout cas avant 1525, elle pourrait relever des mêmes mains par ses articulations en tuf également, y compris sa corniche en quart-de-rond (voir fig. 958-959 et p. 563).

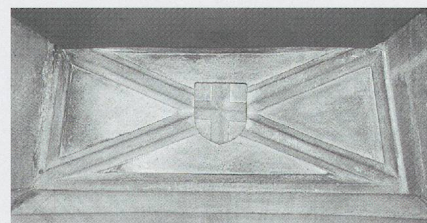


Fig. 420. L'église Saint-Vincent de Montreux. L'arrière-couverte de la porte sud du chœur (fin XV^e siècle), par Aymonet Durant et Jacques Dava[...], montrant une clef aux armes de Savoie (photo MG, 2013).

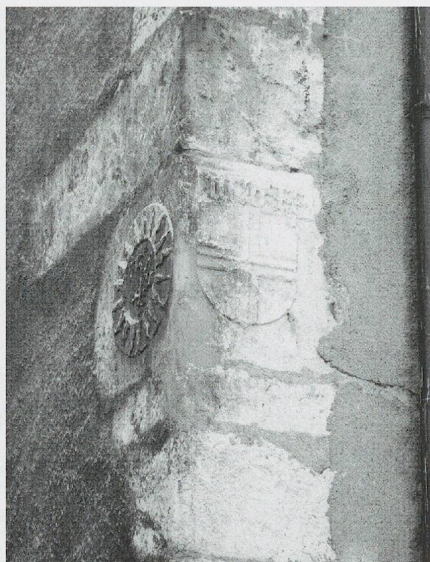


Fig. 421. L'église Notre-Dame de Nyon. La sacristie construite en 1520 par les maçons Pierre Jalliet, de Begnins, et Jean Burgundi, de Divonne: une pierre d'angle sculptée de la date et du monogramme «ihs» flammé (photo MG, 2011).

Les autres maçons du Pays de Gex et de la région de Nyon

Le cas d'Aymonet Durant, si ce dernier est bien de Divonne comme nous le pensons, amène à parler de ceux des autres maçons gessiens qui travaillent à Genève et dans le Pays de Vaud notamment et qui n'ont guère laissé, chez eux ou à proximité, de vestiges vraiment flamboyants. Ils appartiennent, en fait, au cercle genevois largement entendu, avec lequel ils ont des rapports privilégiés, car le Pays de Gex fait partie, de tout temps, de l'arrière-pays de Genève, au même titre que le Bas-Faucigny ou le Bas-Chablais, et dans une moindre mesure, que la «Terre Sainte», autour de Commugny (voir pp. 516-517).

Le premier connu est *Jean Gabet alias Vulliod*, de Vernier GE (et non de Nernier en Chablais, comme on l'a dit), maître d'œuvre de la tour Baudet, alors la partie la plus monumentale de l'hôtel de ville de Genève, en 1455-1456⁶². La *sacristie de Notre-Dame de Nyon*, de 1520, beaucoup plus tardive que l'achèvement de la nef dont nous avons déjà parlé (voir pp. 162 sq.), est en bonne partie leur œuvre: si *Pierre Jalliet*, de Begnins, qu'on retrouve à Aubonne une dizaine d'années plus tard, y travaille avec *Jean Burgundi*, de Divonne, c'est ce dernier qui se charge plus spécialement de l'exécution de la fenêtre et de deux portes «de roche»⁶³. L'édifice est simple, voûté en berceau et sans contreforts mais avec une chaîne d'angle en calcaire blanc, dont une pierre porte, sculptée sur une face, la date de 1520 et, sur l'autre, le monogramme «ihs» flammé (fig. 421).

Si l'architecture gessienne n'a rien laissé de typiquement flamboyant, le travail de la pierre même montre, à côté de cette inscription de Nyon, de rares ouvrages de valeur, notamment les fonts baptismaux de l'ancienne église de Gex, de 1520/1524⁶⁴ (fig. 422). Un autre tailleur de pierre, *Amédée Dunant*, venu de Crassier VD est chargé en 1527, avec un collaborateur, d'exécuter une dalle funéraire pour l'hôpital des pestiférés de Genève sans doute et il travaille alors apparemment à la tour sud de la cathédrale⁶⁵. Les maçons *Thibaud* et *Jean Martellet*, de Longera, sont reçus bourgeois de Genève en 1463 et 1490 et un autre, *François Germe*, de Sergy, l'est encore en 1504⁶⁶. Il



Fig. 422. L'église de Gex (Ain). Les fonts baptismaux de l'ancienne paroissiale, 1520 et 1524, sculptés pour le «recteur des écoles de la ville», selon l'inscription (photo Matthieu de la Corbière, 2014).

n'est pas inutile de rappeler qu'en 1506, *Benoît Perronet*, maçon de Grilly, s'installe dans la paroisse de Commugny et qu'il deviendra, sous le patronyme de *Pernet*, un artisan appelé aussi bien à Nyon qu'à Genève (voir p. 517).

Mieux connu mais plus tardif, un autre maçon gessien, *Aymonet du Certour*, originaire de Moëns, mais habitant de Genève et reçu bourgeois en 1537⁶⁷, entreprend, en 1543–1544, de construire le pont de Bressonnaz à Moudon⁶⁸ et, en 1551, d'édifier à Chambéry une grande digue de protection contre les eaux de l'Albanne «à gros quartiers de pierre de roche à beaulx parements», puis en 1554 encore d'autres travaux; auparavant il avait aussi travaillé à la forteresse de Montmélian en 1548⁶⁹. Il terminait, à Genève même, la tour de la Treille en 1557 et vivait toujours en 1563⁷⁰. A Chambéry, une inscription commémorative des ouvrages de 1552, plus ou moins bien transcrite en 1794, rapporte expressément sa qualité d'«architecte»⁷¹.

Les nombreuses carrières du pied du Jura ont sans doute permis sur place une formation dans le travail de la pierre dure, mais on ignore leur histoire au Moyen Âge. Pourtant un témoin monumental en domine la ville de Genève, la tour sud de la cathédrale, approvisionnée dès 1511 à la carrière de Naz près de Gex notamment (voir pp. 98 et 156)!

★ ★ ★

L'importance de l'arrière-pays de Genève. – Tout comme une bonne partie de ceux qui les ont précédés, les maçons qui gravitent dans l'orbite genevoise et qui, dès 1470 environ, orientent leurs activités spécialement vers le Pays de Vaud, ont pour trait commun de n'être pas nés à Genève, mais dans son vaste arrière-pays, le plus souvent en plein territoire savoyard, et tout particulièrement dans les régions du Bas-Chablais et du Bas-Faucigny (voir fig. 86: carte). Ces régions se révèlent ainsi des pépinières de maçons beaucoup plus importantes alors que la vallée du Giffre (Samoëns, etc.), dans le Haut-Faucigny, dont on a sans doute bien trop anticipé ou mal dessiné, sociologiquement, les mouvements migratoires⁷².

En effet, rappelons que c'est du Bas-Chablais, ou plus exactement du territoire situé entre le golfe d'Excenevex, les Voirons et Genève, que proviennent *Jean Colombi*, qui est de Jussy⁷³, *Pierre de Domo*, de Massongy (ou de Lossy)⁷⁴, *Georges du Jordil*, de Veigy ou de Jussy (voir p. 161); *François de Chevrens*, de la paroisse de Corsier (voir p. 212); *François de Curtine*, de Carra⁷⁵; et sans doute *Jean Contoz*, dont la famille est originaire de Saint-Maurice, près de Bellerive, plutôt que de Saint-Maurice près de La Roche-sur-Foron, comme l'a écrit, par méconnaissance sans doute, un notaire lausannois (voir p. 212). Ajoutons-y *Michel Lossier*, de Vandœuvres GE – où son frère possède encore une maison – qui, lui, est attesté comme habitant et bourgeois de Fribourg en 1521⁷⁶.

Sans apparaître à Genève même, du moins pour l'instant, ils sont aussi plusieurs à être originaires de Cusy, dans le diocèse de Genève⁷⁷, soit d'un ancien village paroissial près du bourg d'Hermance GE, mais actuellement sur le territoire français (Chens, Haute-Savoie). *Jean Panietti* et *Petremand Bochat*, habitants à Villeneuve (Vaud)⁷⁸, construisent, en 1485 environ, le «belluard» soit la belle entrée actuelle du château de Chillon (voir p. 486 et fig. 845), le premier s'identifiant sans doute à ce Jean Paniot qui restaure en 1491 le pont de pierre de Saint-Maurice d'Agaune. Le plus important d'entre eux, *Jacques Perrier*, est installé à Ollon puis à Saint-Maurice, ce qui lui valut le surnom de «maître Jacques de Saint-Maurice», dont l'activité dans le Vieux-Chablais (couverture de voûtes d'ogives de Saint-Paul de Villeneuve, reconstruction du chœur de Saint-Victor d'Ollon), étudiée ailleurs, est attestée dès la fin du XV^e siècle (voir pp. 484-486). Mais la présence de maître *Hugonet Martin*, de Saint-Jean-d'Aulps en Chablais, à l'ouvrage à Peseux NE en 1491, paraît vraiment exceptionnelle⁷⁹.



Fig. 423. Le piédestal d'une croix de pierre à Draillant en Chablais, érigée par Aimé de Rovorée, seigneur de Corsinges, portant la date 1533 et les noms de Nicolas Duc et Taberlet (photo MG, 2010).

Fig. 424. L'auberge communale de la Croix-Blanche à Morges. Les fenêtres du 1^{er} étage de la façade, édifiée en 1549–1551 par le maçon Jean Garnier dit de La Roche, devenu bourgeois de Morges (photo Claude Bornand). Comparer avec la fig. 1147.



Du Bas-Faucigny, soit, plus précisément, de la vallée inférieure de l'Arve, sont originaires *Amédée et Pierre de Sirier*, qui viennent de la région de Pers-Jussy ou de La Chapelle-Rambaud⁸⁰; *François Magyn* et *Pierre Vuichard*, de Saint-Jean-de-Tholome (voir pp. 211 sq.), et *Jacques Rossel alias Nyer*, d'Arenthon ou de Scientrier⁸¹ (voir p. 98 sq.). D'autres maçons bourgeois de Genève en sont aussi originaires, comme *Pierre Mestral*, d'Eteaux, attesté en 1453⁸². Du Genevois, on ne connaît pour l'instant que *Pierre Cartier*, de Bellosy près de Viry⁸³, *Hugues Machard*, de Ternier (voir p. 169), et *Mermet Vertier*, de Collonges-sous-Salève (voir p. 84, note 13). Rappelons que, exceptionnellement, l'auteur de la chapelle de 1504, disparue, de la maison de ville, *Claude Gota (Gotaz)*, reçu bourgeois en 1493, provient de Rumilly en Albanais (Haute-Savoie), mais il est à la fois plâtrier et maçon⁸⁴.

Le caractère de pépinière de maçons du Bas-Faucigny est confirmé par l'origine de quelques autres artisans de la pierre, dont on ne peut affirmer qu'ils passèrent tous par Genève ou apprirent leur métier auprès des maîtres de cette ville, ce qui est pourtant le plus vraisemblable. Il en allait ainsi pour *Pierre Boveir*, de Lucinges, près d'Annemasse, résidant à Fribourg en 1409, où il travaille en 1418 à la «Maison de Justice»⁸⁵, pour *Amédée Carles*, d'Annemasse, qui, en activité en 1429 à Genève, s'affaire à Ripaille en 1434⁸⁶, pour *François Berthet*, de la paroisse de Reignier⁸⁷, attesté à Commugny en 1503 puis installé à Coppet en 1505, pour *Claude Fernex alias Dou Nant*, de Cornier, qui est à Lausanne en 1526⁸⁸. Notons que *Glaude Gallaz alias Angelloz*, un tailleur de pierre originaire du Grand-Bornand, en Faucigny également, mais habitant Genève alors, est chargé en 1527 de travailler, avec Amédée Dunant, à une pierre tombale (?) pour l'hôpital des Pestiférés (voir p. 230).

Sur cette lancée, en dépassant mais de peu nos limites chronologiques, ajoutons à cette liste *Nicolas Ducret*, de Bonneville, le tailleur de pierre déjà en activité en 1533 dans la région – il signa alors avec *Taberlet* le socle de la croix de carrefour de Draillant en Chablais, malheureusement décapitée et en partie érodée (fig. 423) – qui sculpta, en 1548, le grand bénitier renaissant encore visible de l'église de Brou à Bourg-en-Bresse⁸⁹, et *Vincent Boconet*, de La Roche-sur-Foron, qui travailla aussi à la digue de l'Albanne à Chambéry en 1552⁹⁰. C'est d'ailleurs peut-être également de La Roche-sur-Foron, que provenait le maçon *Jean Garnier dit de La Roche*, devenu bourgeois de Morges, et même syndic, qui, déjà en 1539-1540 et surtout en 1549-1551 y exerçait son métier à l'auberge de la Croix-Blanche⁹¹ (fig. 424 et voir 1147).

Rappelons encore un cas très particulier, celui de *Théobald Martellet*, originaire de Longerey, dans l'Ain, qui, reçu bourgeois de Genève en 1463 et attesté dans cette ville jusqu'en 1481, vend sa maison de la rue Saint-Léger

l'année suivante, puis s'en va habiter Lausanne, où il en achète une autre à Saint-Laurent en été 1483: on sait qu'il y travaille au pont de Vidy en 1498–1499 et y construit un escalier en vis dans la maison de l'apothicaire Janin Loys sur la place Saint-François⁹².

Pour terminer par une comparaison frappante, il est à noter qu'à Annecy, capitale de l'apanage du Genevois, on ne connaît guère pour l'instant que des «maçons de châteaux». Pour la grande architecture religieuse, on ne s'adresse apparemment, selon l'état de nos connaissances⁹³, qu'à des maçons «étrangers», comme Perrin Morel et Jacques Rossel.

Conclusion sur l'apport genevois. – Sociologiquement bien attesté et bien localisé, l'important apport «genevois» au développement de l'architecture régionale l'est aussi sur le plan matériel, comme nous l'avons vu. C'est d'abord, jusqu'au tournant du XV^e siècle, celui d'une architecture simple, fonctionnelle, avant d'être sur le tard, essentiellement au siècle suivant, une architecture expressément flamboyante et tout à fait évoluée. Cet apport se marque surtout dans un travail de la pierre qu'on peut très souvent qualifier, au moins relativement, de raffiné, que ce soit avec un matériau tendre comme la molasse (Genève, Coppet, Lausanne, Montreux, Saint-Saphorin, Vevey, etc.) ou avec un matériau dur, comme le calcaire ou la «roche» (Genève, Annecy, Villeneuve, Le Châtelard, Montreux, Chillon, Ollon, etc.).

Intimement lié à la présence d'une main-d'œuvre de qualité, le recours à des maçons-architectes «genevois» est, sur le plan régional, le gage d'un travail soigné auquel n'ont pas manqué d'être sensibles, dès la fin du XIV^e siècle, les autorités civiles et religieuses des amples territoires de culture «savoyarde», mais seulement sur le tard, comme nous venons de le montrer, et probablement pour des raisons économiques et politiques particulières, les diverses autorités du Pays de Vaud épiscopal et ducal.

Cette expansion «genevoise» dans pratiquement tout le sud du Pays de Vaud s'inscrit donc dans un ample mouvement qui dépasse finalement, bien avant la fin du XV^e siècle, le cadre des simples relations de voisinage. Combiné avec l'importante contribution franc-comtoise, qui se manifeste à la même époque, et même déjà bien auparavant, dans le nord du Pays de Vaud et, bien sûr, dans le comté de Neuchâtel (voir pp. 266 sq.), il constitue un phénomène qui pourrait révéler un appauvrissement, au moins qualitatif, ou un désintérêt de la main-d'œuvre locale pour la construction dans les régions qu'il touche, et qui subsiste encore, au moins partiellement, aux XVI^e et XVII^e siècles, où les maçons-architectes comtois et «genevois» sont alors remplacés, pour un siècle et demi, et parfois dès 1525, par des «Lombards» ou plus exactement des Valsésiens germanophones, dans les régions aussi bien catholiques que protestantes⁹⁴.

Avec l'étoffement progressif de nos connaissances, il serait vraiment difficile de suivre Antony Babel dans le jugement un peu hâtif qu'il avait émis en 1963 sur les architectes locaux dans sa grande «Histoire économique de Genève»: «Les constructeurs genevois de la fin du moyen âge ne sont guère parvenus à la notoriété, faute d'avoir voyagé et d'avoir fréquenté les grands maîtres». D'autant plus qu'il insiste sur une influence italienne à Genève, quelque peu mythique à notre avis, en tout cas dans le domaine de l'architecture religieuse que nous avons essayé de développer en l'honneur de Louis Binz, son grand historien⁹⁵.

